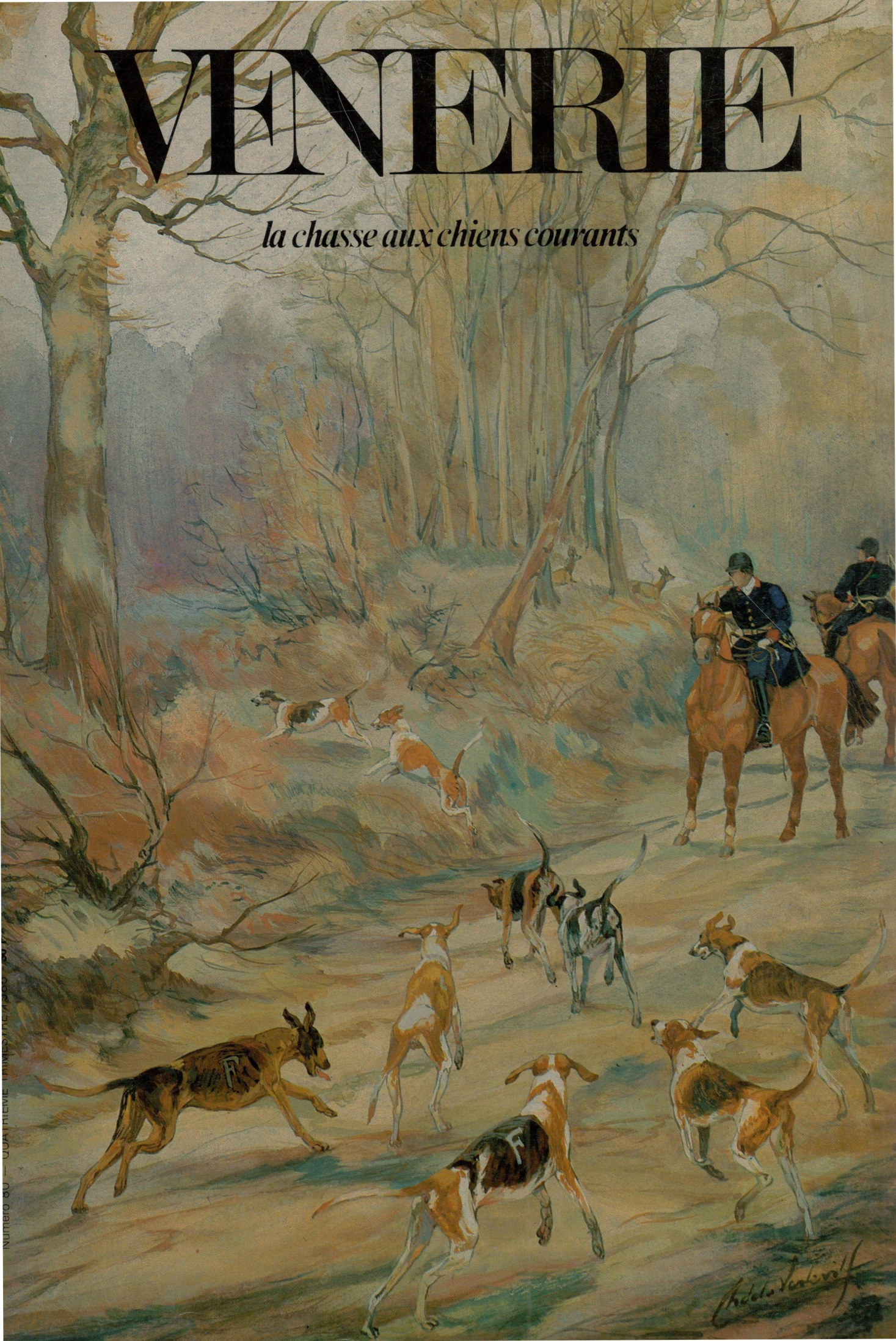


VENERIE

la chasse aux chiens courants



LE RALLYE QUI PEUT

La chasse à courre du sanglier est-elle encore possible aujourd'hui ?

C'est la question que je me posais au début des années 1980. J'étais alors membre d'un vautrait qui ne chassait plus guère le cochon par manque d'animaux, trouvant sa voie dans celle du cerf, voire celle du chevreuil.

Les avis autorisés montraient un pessimisme qui aurait pu venir à bout de l'enthousiasme le plus déli-

c'était les chiens créancés et entraînés que nous avions à notre disposition. Le second, peut-être plus important dans ce cas précis, c'était les hommes qui figuraient en notre assemblée et qui avaient la complémentarité nécessaire.

Étaient là : Raoul Nicaud, James Jubert, Fernand Denis dont la réputation de droiture et de sérieux crédibiliserait notre entreprise ; Jacques Jubert que nous connaissions tous comme l'un parmi les plus fins veneurs de sanglier et qui

je dois l'avouer, ne me fut jamais difficile tant l'esprit d'« équipage » fut de mise en cette expérience.

Nous étions prêts à emboîter le pas de nos aînés et à essayer de représenter dignement ce Rallye Qui Peut, qui contre vents et marées avait « tenu bon » (ainsi que le stipule sa devise) et qui ne demandait qu'à chasser davantage.

Vinrent les premières sorties, puis la fin de la première saison avec des résultats qui dépassaient nos espérances ! Nous avions des atta-



De gauche à droite, M. Alain Piau, maître d'équipage, MM. Lucien Vermond, Jacques Jubert et Bernard Heu.

(Photo : J. Chédot O.V.)

rant... Et pourtant, je connaissais une poignée de gens qui, comme moi, n'étaient pas prêts à admettre l'inéluctable.

En France, beaucoup de choses se règlent autour d'une table. Nous ne faillîmes pas à la tradition en décidant, à l'issue d'un bon repas, de nous organiser pour constituer ce fameux équipage.

La difficulté était de taille car nous ne possédions pas de territoire et il n'était pas envisageable d'en trouver un ; mais, nous avions tout de même quelques atouts en notre faveur : le premier, non des moindres,

allait accepter le rôle si important de Master, ne confondant jamais responsabilité et autoritarisme ; Jean Cuezeau qui sait si bien transmettre sa propre fougue à ses chiens ; Michel et Charly Vernon, qui comme à l'habitude seraient de tous les services ; Lucien Vermond et Bernard Heu d'une aide précieuse, avant, pendant et après la chasse... et tous les autres que je ne citerai pas mais qui furent en chaque circonstance entièrement acquis à l'équipage.

Il ne me restait plus qu'à remplir mon rôle de coordinateur, ce qui,

ques, nous prenions des cochons, mais au-delà des résultats, nous chassions ! Nous chassions avec plaisir, dans l'éthique que nous pensions être celle de notre sport, sans complaisance pour le désordre auquel certains veneurs sacrifient volontiers les laisser-courre de sanglier, croyant que pour prendre cet animal, il suffit de découpler un maximum de chiens et de leur laisser faire n'importe quoi...

De plus, le bienveillant voisinage de l'Équipage Vénérerie du Berry, dont la qualité des découplés dans la voie du cerf pourrait inspirer

maints veneurs, a eu pour nous valeur de référence et contribua largement à notre vigilance quant à la façon de chasser.

Aujourd'hui, après trois saisons de laisser-courre satisfaisantes, la conduite de ce modeste équipage ne me pose pas de gros problèmes car sa structure semble bien adaptée à l'environnement qui nous accueille : en premier lieu, nous sommes un nombre limité de cavaliers, ce qui nous permet de passer sans heurts sur la plupart des territoires. Le calendrier de nos sorties ne débute obligatoirement que dans des zones où les chasseurs à tir souhaitent notre venue. Nous entretenons avec ceux-ci les meilleures relations et nous efforçons de les intéresser à nos activités. L'ensemble des membres et des suiveurs de l'équipage se sent concerné par le bon déroulement de la chasse, ceci permet d'éviter tous débordements irresponsables.

Je suis donc, dans l'ensemble, un maître d'équipage serein et confiant, je n'exprimerai que quelques vœux dans les lignes qui vont suivre :

— Que le cheptel sangliers soit enfin pris en compte et géré, car cet animal qui subit pour l'instant des pressions de chasse anarchiques et outrancières, voit son biotope profondément modifié. Tout ceci met en péril sa survie.

— Que les petits équipages, tels que le nôtre, comprennent enfin que leur avenir ne dépend pas de la chute des « grands », ni du partage de leurs « richesses » : au contraire, les maintiens des territoires dans leur entité favorise nos venues. Nous savons apporter en chaque circonstance la compréhension, l'aide et l'amitié.

— Que les instances dirigeantes de la vénerie fassent en sorte que la période de chasse à courre ne soit pas encore réduite. Ce serait alors, en effet, la fin immédiate des formules harmonieuses telles que celle que je viens de présenter, car il deviendrait insoutenable pour n'importe quel équipage de pouvoir continuer à garder sa meute.

— Qu'il me soit enfin permis de témoigner ici ma reconnaissance aux personnes qui nous aident ou qui ont l'extrême amabilité de nous accueillir dans leurs territoires : Mlle M. Lebaudy, M. S. de Chaudenay, M. de La Roche-Aymon, M. A. Saint-Olive, et M. B. de Thoré, boutons d'honneur de l'équipage ; Maître Moreau, M. Chézeau, M. de Revers, M. de Saint-Georges, M. D. Thibout, M. Lenormand ; les associations de chasseurs à tir des forêts de Lancosme et Château-

roux, pour les attaques qu'ils nous forrent si gentiment ; sans oublier M. Charles-Henri de Ponchalon, Président de la Fédération des Chasseurs de l'Indre, pour son appui et ses conseils avisés. Je remercie également l'ensemble des suiveurs et membres de l'équipage pour leur discipline passée et à venir...

A. Piau

chon d'une cinquantaine de livres environ ; « une sardine » avaient dit Fernand-Denis et James Jubert en plaisantant, de retour avec une compagnie qui ne valait guère mieux. Au sourire qu'arborait M. Mesmin, le garde de M. de Fougères, point n'était besoin d'être divin pour savoir qu'il avait du sérieux à présenter au rapport : il avait rembuché un bon mâle de cent-



Au rendez-vous, M. Stanislas de Chaudenay, maître de l'Équipage Vénerie du Berry (à droite), en conversation avec MM. Alain Piau (au centre) et Christian Jolivet.

(Photo : J. Chédot O.V.)

« Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage » ou deux fois sur la brisée remettez votre meute. Telle pourrait être la morale de cette chasse.

Oh mes amis ! Quel tabac dans notre Berry cette semaine-là ! Pensez donc Raoul, Fernand et James avaient laissé un cochon pris ! Et pourquoi ? demandera-t-on d'un air curieux et intrigué quand on a vu à l'œuvre, derrière un paquet de chiens, ce trio de veneurs ô combien chevronnés. Élémentaire mon cher ami !

Tout comme était élémentaire aussi le choix de l'attaque ce jour-là en forêt de Châteauroux : au rapport, Raoul Nicaud annonce un petit co-

soixante environ, remis seul à Picard. Rapport évident bien sûr : on attaquait donc sur cette brisée.

Finis le casse-croûte, finis les sourires complices, finies aussi les plaisanteries, la chasse reprenait sa place ; sa place dans le bois certes mais surtout, sa place dans le cœur de ces trois hommes, transformant leurs visages ouverts et sympathiques en masques impénétrables et durs, les rendant sourds à tout ce qui n'était pas la chasse, leur faisant dire parfois des paroles de colère aussitôt oubliées, cette place enfin que seule la passion peut prendre dans des cœurs d'exception.

Raoul mène les rapprocheurs à la brisée : pas de chance pour lui

aujourd'hui, lui qui adore par-dessus tout ces superbes rapprochés dont il a le secret. Le sanglier est à cent mètres à peine et démarre aussitôt — désolé Dauphin, tu feras ton récital d'aboyeur une autre fois —. La meute est découplée immédiatement à la sortie de l'enceinte et entame une poursuite à une vitesse folle qui valut à ce paquet de chiens le surnom amical de « bicyclettes » donné par les suiveurs.

Une heure en forêt de Châteauroux sans défaut, sans balancé et la chasse débûche vers Buxières-d'Aillac chez M. le comte de Saint-Georges. Arrivés au débûché, les clôtures obligent James et Fernand à mettre pied à terre et à aller « pedibus cum jambis » derrière les « bicyclettes ».

Fernand la trompe sur l'épaule, James le fouet à la main. Il avait bonne mine l'équipage à cet instant précis !

Chance inouïe ? connaissance parfaite ? saura-t-on jamais ? Toujours est-il qu'à deux cents mètres de là à bon vent, Fernand et James entendent les chiens : notre cochon est aussitôt relancé et sort sur l'allée à cent mètres. Il s'arrête, voit nos deux compères et les charge à toute allure : ils n'auront que le temps de sauter dans le bois pour éviter d'être renversés.

Premier avertissement. La chasse descend le long de la Bouzanne, gagne les marais où notre animal tient le ferme roulant.

Comme toujours en pareil cas, tout le monde s'approche au plus près pour suivre l'hallali, mais bien vite il ne reste plus grand monde, car défendant chèrement sa vie, le sanglier vraiment furieux, se met à charger tout ce qui remue... Hippocrate se fait ouvrir au poitrail, Hispano qui n'en demandait pas tant, reçoit le baptême du feu, le cheval de M. Lenormand est chargé dans la bagarre, un ou deux suiveurs trop zélés doivent grimper aux arbres, Farino est tué en l'aboyant de trop près. Bref un hallali mouvementé comme seule la chasse au cochon peut en procurer, mais à ce point !

Beaucoup parlent de le finir au fusil, on insiste, qui auprès de Raoul, qui auprès de James : « Mais enfin Fernand, il faut arrêter ce carnage, il va tuer tous les chiens ! » Bien entendu pas question de le servir à la dague car il est trop dangereux. Il est en fait bien plus asphyxié par la vitesse que fatigué par la durée de la chasse.

« Puisqu'il est plus fort que nous, on le laisse ». Telle a été la décision

En forêt de Loches.



Viôô !



Mise à la voie.

(Photos : J. Chédot O.V.)

à ces trois-là : profond respect de l'animal de chasse et modestie.

Quand, huit jours après, en forêt de Châteauroux, M. Mesmin annonça au rapport qu'il avait encore rembûché le sanglier furieux, Raoul ne plaisanta pas Fernand sur la « sardine » que lui donnait Don Juan au matin, pas plus que James qui n'avait pas l'esprit tranquille : devait-on rester sur l'échec de la

semaine passée ? Devait-on risquer encore de la casse avec ce cochon fou ? Non, il ne sera pas dit que l'on aura faibli, on attaquera ce sanglier de cent soixante rembûché à Grammont.

Visiblement il n'est pas remis de sa chasse de la semaine dernière ; attaqué de meute à mort à dix heures et demie, dès une heure de l'après-midi, il fait tête aux chiens dans une

souille en futaie près de Notre-Dame du Chêne. M. de La Rochefoucauld demande à le servir. Toujours aussi furieux, le sanglier le charge et l'envoie pour quelques jours à l'hôpital avec une blessure au bras. Alors on sent sur les visages l'anxiété, l'appréhension, en un mot la peur : peur pour soi, peur pour les autres, peur pour les chiens. Cette peur qu'il est normal d'avoir, parce qu'elle vous rend prudent, cette peur que ne peuvent connaître ceux qui n'y sont jamais allés et qui vous rend si heureux une fois qu'on l'a vaincue.

Quand Fernand a décidé de le servir, il savait bien, lui, ce que vaincre la peur voulait dire, surtout quand, piquant de toutes ses forces pour en finir, la dague s'est pliée en deux comme un vulgaire sabre de bois dont s'amuse les gamins. Mais dans ces moments difficiles, bêtes et gens retrouvent leur vraie nature : ces « bicyclettes » si rapides sur la voie mais si mordants à l'occasion, ce paquet de chiens qui avaient jugé leur cochon cette fois et qui étaient restés à distance prudente, évitant les défenses acérées du goret, trouvèrent par la présence de Fernand l'encouragement et la confiance aveugle en un maître qu'ils adoraient pour porter bas leur sanglier au grand soulagement de Raoul, James et Fernand.

Faut-il décrier l'entêtement qui leur fit prendre des risques à cette deuxième attaque ? Faut-il saluer la ténacité qui leur permit de réussir là où d'autres auraient renoncé ? Pour ma part, j'ai choisi !

A.M.A.

Le Pays de Brenne

Un vol de souchets s'appuie sur le vent de nord-ouest qui fait bruisser les joncs. Des bécassines fusent sous les pieds des chevaux et virevoltent dans un ciel moutonné. Des landes d'ajoncs et de brémailles, coupées de boqueteaux où s'entremêlent la ronce et l'épine noire ; de maigres pâturages clos de barbelés et des étangs... la Brenne ! Pays des sorciers et des légendes ! La Brenne des mille étangs, pays de chasse par vocation à l'image de la Sologne ; encore plus pauvre si c'est possible, encore intacte aussi, où seules à l'horizon les grandes antennes de la base de Rosnay vous rappellent hélas, la civilisation.

Pays de vénerie aussi où les autochtones adorent le chien courant et suivent avec assiduité les équipages qui y découpent : Vénerie du Berry, Haut-Poitou, Rallye Touraine, Boischaut Bas-Berry. Ils sont tous connaisseurs et critiques du Déduit et, je le crois, particulièrement passionnés par le courre du sanglier, le « bourru » qui s'intègre si bien à l'environnement. Ils bénéficient en outre de conditions très favorables car l'animal de chasse s'y laisse voir, au gré des débûchés entre landes et boqueteaux ou en bât-l'eau à travers les grands étangs.

Les chasses sont variées et souvent difficiles. Si elles se révèlent relativement aisées pour des animaux se livrant, elles peuvent être très élaborées pour des bêtes de compagnie refusant un parti, et qui se font lapiner à proximité du change

sur quelques centaines d'hectares d'ajoncs, brémailles et queues d'étangs, écœurant parfois les chiens qui terminent la chasse usés de fatigue et déchirés par les épines. En contrepartie du plaisir intense pris à la beauté sauvage du pays, les veneurs montés sont parfois dans l'impossibilité de servir suffisamment près des chiens, de nombreux territoires étant en effet très faiblement percés, ce qui nécessite souvent des détours considérables.

Il est donc d'une nécessité absolue d'avoir des chiens qui se débrouillent seuls, capables de passer les grillages à moutons ou de traverser des plans d'eau de plusieurs dizaines, voire centaines d'hectares.

Le rôle des cavaliers dans la vénerie du sanglier est beaucoup plus modeste sur le déroulement de la chasse, que dans toute autre forme de laisser-courre. Mais comme le dit James Jubert : « Les chiens ne chassent jamais aussi bien que lorsqu'on ne s'occupe pas d'eux ».

Il est cependant important de pouvoir rallier les attardés, soit en les appelant à la voix dès le passage de la tête, soit en ramenant les plus éloignés derrière les chevaux.

Que dire des parcours si ce n'est qu'ils varient beaucoup en fonction de l'animal, de la qualité de l'attaque ou de celle du territoire ; animaux de cent ou laies restant à la compagnie pendant des heures, sangliers prenant dès l'attaque un grand parti, par peur ou par tempérament et réalisant alors des parcours considérables, tel ce ragot de cent quarante, attaqué près de Saint-Michel-en-Brenne, pris à Vandœu-



Curée à Beautertre.
Tenant les chiens
sous le fouet,
M. James Jubert ;
au centre,
caressant un chien,
M. Raoul Nicaud.

(Photo : J. Chédot O.V.)

vre à la nuit après un détour par la forêt de Lancôme et un relancé à proximité de Buzançais soit un trajet d'environ soixante-dix kilomètres.

Le Rallye Qui Peut a la chance de pratiquer ce territoire depuis une trentaine d'années ; il y est intégré et, je le crois, apprécié. Il bénéficie de l'aimable accueil de nombreux propriétaires Brennois, souvent veneurs eux-mêmes et heureux de nous être agréables. Qu'ils perçoivent à travers ces quelques lignes toute notre gratitude de pouvoir découpler dans une des plus belles régions cynégétiques de France.

Lulu

*
* *

l'hallali ? Que seraient les bois, les étangs et les champs sans le veneur qui vient leur insuffler un peu de sa vie ? Mais ce sont là des causes précises et je pense qu'il faut y ajouter d'une façon beaucoup plus inconsciente, cette part d'atavisme (gaulois peut-être ?) transmis par nos livres d'histoire et qui réveillent dans nos cœurs d'écoliers les exploits de ces enrégés de la chasse que furent François I^{er} et ses successeurs.

C'est donc cet ensemble où se mêlent instinct, plaisir, émotion, honneur qui fait que l'on se retrouve un matin au rendez-vous, anxieux du rapport que viendront « nous » faire le garde, les « gens de bois » - valets de limier.

taire. Les chevaux ouvrent leurs poumons au froid. Les rapprocheurs descendent de voiture et on les admire, on les respecte et les honore. Ce sont « les grands » qui ne devront pas décevoir un public avide de pureté dans la tradition et d'émotion dans les abois et la poursuite. Les trompes sonnent le départ, les sabots des chevaux entament leur farandole magique... et les portières des voitures claquent !

Anachronisme peut-être qui détonne dans cette lutte de velours où comme dans les temps jadis le combat devait se livrer dans l'atmosphère feutrée du « sans moteur ». Mais c'est que la compétition est vive entre le cheval et le « cheval-vapeur ». Car combien de fois le



Type de chiens du Rallye Qui Peut.

(Photo : J. Chédot O.V.)

Rallye Qui Peut, des comme toi y en a peu !

Les causes sont nombreuses qui peuvent conduire le profane dans la voie du suiveur. La première qui vient à l'esprit est le besoin de se « retremper » dans le berceau originel de la nature. La seconde cause s'adresse au sentiment, à cette amitié qui lie à jamais l'homme à cet animal toujours surprenant : le chien. La troisième est tout simplement viscérale : c'est celle du son des trompes. Et c'est cette harmonie, je dirais même cette osmose qui, dans les allées des grands bois, attire comme un aimant ce qu'il y a d'inné en chacun de nous. Harmonie... oui. Car que seraient les trompes sans les grands chênes, voûte de la chapelle où se réunissent hommes et chiens dans l'espoir de

Sera-t-il là en animal farouche et ennuyeux, ce « vieux bourru », dernier grand fauve de nos forêts ? Dans cette attente, que de fébrilité, mais que d'activité aussi ! Des vans s'ouvrent, les chevaux trépignent, les cavaliers pressent le pas, selle sous le bras. Les chiens s'impatientent et il faut calmer leur ardeur. On parle, on rit, on se congratule, on use sa botte sur la terre du chemin... Soudain, silence : les gens chargés de « faire les pieds » arrivent, et tels des abeilles formant un essaim, on se rapproche, on tend l'oreille. C'est bon ! « Nous » pourrions attaquer !

C'est à ce moment précis que tout bascule. Plus rien n'est ordinaire. Tout se pare d'un accent de grandeur, de solennité. Le maître d'équipage et les boutons arborent au front un pli soucieux mais volon-

suiveur est-il déçu dans sa course ! Malgré les barbelés, les étangs, les embûches de la nature, le cavalier est un « toujours avant ». C'est ce qui est frappant dans la vénerie du sanglier : cette rapidité du cavalier, cette fougue et cette intuition des ruses d'une bête déterminée et qui réduisent à néant, à chaque carrefour, la vélocité du suiveur. Mais les trompes sont là qui rallient les uns et les autres, qui unissent cette grande famille dans une simplicité paradoxalement grandiose. Car si les suiveurs respectent les hommes à cheval, il est à noter que la réciprocité est totale. Pas de différence sociale dans l'ardeur que chacun met à « vouloir prendre ». Bombe, casquette ou béret, chacun se mesure à soi, chacun se mesure à l'animal poursuivi. Plus les kilomètres défilent, plus l'ardeur se fait grande.

Les chiens volent sur les allées, les chevaux filent un train d'enfer et une fièvre maligne s'empare des poursuivants. Plus personne n'a froid. L'animal fatigue, on le croit pris.

Erreur, il repart et l'on repart, mais les chiens ont compris et la curée approche. C'est le moment où l'émotion atteint son paroxysme. Pour « le » voir, c'est presque la bousculade : plus de ronciars, plus de fossés, plus rien que les abois furieux des chiens qui ont gagné, plus rien que les cavaliers qui s'égosillent, plus rien en fait que des cœurs qui battent !

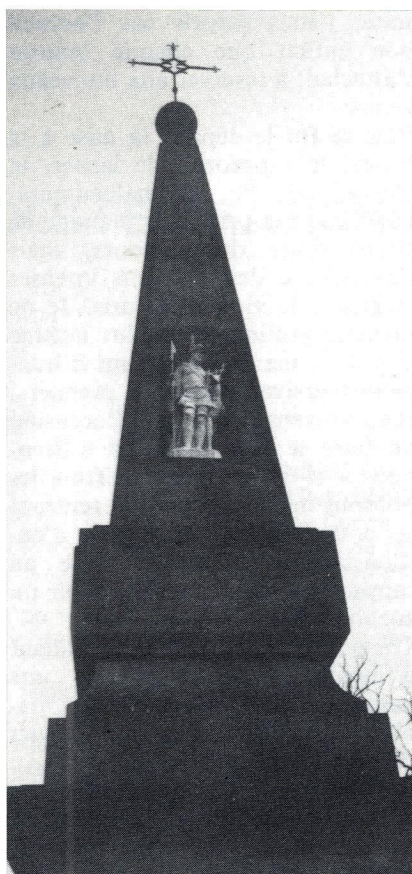
Une fois l'hallali sonné, c'est un peu la retombée de toute une énergie. Les muscles se détendent puis se raidissent. Les bottes traînent dans les ornières et sur l'asphalte où nous attendent les voitures. Les chiens poussent leur dernier soupir de labeur avant de se coucher en un tas semblable à une grosse fleur tricolore d'où ne dépassent plus que des museaux rougis par les égratignures. Les chevaux revêtent leurs couvertures et les vans se ferment. Mais aucun n'oublie l'animal forcé, les trompes sonnent et par respect on se découvre pendant que se prépare la curée où cavaliers et suiveurs ne manqueront pas de s'unir encore une fois d'intention quand retentira la fanfare de l'équipage.

*
* *

« Venez mes beaux, venez... ! »

Toute la meute en défaut dans la queue de l'étang défile derrière son piqueux. Le cerf de chasse a sans doute battu l'eau. « Il faut faire les devants ! », pense le piqueux. Calmement celui-ci foule les joncs, quand tout à coup, un vieux chien se récrie, bientôt suivi des quarante autres. L'animal dans une grande gerbe d'eau, reprend à la nage le chemin de la berge opposée, suivi de la meute. Bientôt, portant la hotte, le pas lourd, il regagne la futaie, aux abois. Hallali ! Pendant qu'on sonne la curée, j'apprends des suiveurs que mardi le Rallye Qui Peut découple en forêt de Brenne sur un cochon.

Belle occasion me dis-je, pour assister à cette chasse nouvelle pour moi. On fera « les pieds » à Lancôme, aux Étangs Chats, à Loups et à Sainte-Thérèse. Le rendez-vous est fixé au Rond du Plan à dix heures. Pour m'expliquer cette heure avancée, mon



La pyramide de Saint-Hubert à Beauveray.
(Photo : J. Chédot O.V.)

voisin m'annonce que la journée risque d'être longue... ! Le jour tant attendu arrive.

Après avoir fait le plein de ma 4 L, j'arrive en avance au rendez-vous où se trouvent déjà une dizaine de voitures et trois camionnettes qui ont amené les chiens au rendez-vous. Bientôt sept ou huit chevaux descendent de leurs vans. La tenue usagée des cavaliers dénote l'expérience de la brande et des épines... ! Allons admirer les chiens qui commencent à s'impacienter dans les voitures. « Ça, c'est mordant... », me dit mon compagnon. Très vite nous apprenons qu'une compagnie a été rembûchée aux Étangs Chats par Raoul, un des vétérans de l'équipage. On remonte les chevaux et le cortège s'ébranle en direction du bois distant de quelques kilomètres. Après un départ pour la chasse, sonné rapidement, les raprocheurs, une dizaine de tricolores et quelques griffons, empauvent la voie de la compagnie. Après un rapprocher laborieux, une trompe annonce le lancer.

Une belle musique éclate dans une haute sapinière et s'éloigne vers les brandes de Chanterelle. Mais soudain on sonne le sanglier à la route : des suiveurs en voiture signalent que le cochon est seul ; la

compagnie s'est divisée et on chasse un bon ragot.

D'emblée le cochon a débûché ; cette chasse est plus rapide et plus fuyante que la chasse au cerf. L'animal longe les brandes de la Chicheterie : « Pourvu qu'on nous ne le tire pas ! » s'écrie mon voisin. En effet, la chasse à tir n'est pas fermée. Je n'avais pas songé à ce détail ! Enfin, malgré les inquiétudes, le ragot traverse le petit Brun et la route de Vendœuvres où il est corné par les suiveurs. Les premiers chiens sont encore dans les brandes à une bonne demi-heure de leur animal et les cavaliers peinent à suivre. Un à un, les chiens traversent la route. Pourquoi n'arrête-t-on pas la tête ? Au contraire, on l'appuie. Une dizaine de chiens trainards sont tirés par le premier cavalier et rallient la tête à la première allée. Déjà trois heures de chasse, heureusement que le plein est fait ! Nous sommes en forêt et la poussière nous enveloppe. Au Rond du Passage, nous cherchons à nous orienter en admirant une étoile de belles allées. Soudain, à cent mètres derrière nous, un suiveur voit traverser un cochon : « Vlôô ! ». Malheureusement, bien qu'il ressemble à l'animal de chasse les chiens ne viennent pas sur sa voie : c'est un animal qui s'est dérobé. Le cochon de chasse passe au haut de la butte à trois cents mètres, suivi de la meute : il faut vraiment les chiens pour distinguer le bon animal. Un bouton en voiture sonne le cochon : n'ont-ils donc pas de fanfare pour la vue ? Le sanglier s'étant remis dans des semis épais, le rythme se ralentit et l'itinéraire devient moins direct. Après quatre heures de chasse, après avoir traversé l'étang Fairbout à une vitesse qui me surprend, le cochon tient le ferme dans un fourré impénétrable. Les minutes s'écoulent, quelques chiens blessés sortent sur l'allée, la queue entre les jambes. Finalement, sans le concours des cavaliers rescapés dont le principal meneur de chiens, l'indispensable Gitane mais au coin des lèvres, le ragot est mis bas par la meute. Les cavaliers le ramènent au rendez-vous où la curée est vite expédiée en raison de la nuit toute proche.

Après cette journée d'initiation, je ne suis pas mécontent : je ne me suis pas perdu au cours de cette folle poursuite et je me promets de recommencer la semaine prochaine.

Un néophyte

*
* *

« La vénerie ? Rien à l'origine ne me prédisposait à en devenir un fervent supporter ».

Rien, car chasseur au fusil de souche, tant qu'il subsistait une chasse à tir authentique avec son ambiance émouvante, la justification de son acte, ses odeurs de choses vraies. Mais aujourd'hui qu'en est-il ? Que sont devenues ces nuits interminables de veilles d'ouverture, les premiers coups de fusil dans le lointain ? Avec nostalgie, je pense à ces lièvres disparus que nous aimions tant chasser aux chiens courants et comprends pourquoi certains de mes compagnons de chasse n'ont pas renouvelé leur permis et ont raccroché le fusil.

Quant à moi, depuis toujours passionné de luttes qui ne sont pas gagnées d'avance, fervent de chiens courants et de beaux récris, je me suis tout naturellement approché de la chasse à courre en général et de celle du cochon en particulier, attiré par le courage et la droiture de cet animal.

J'avais connu dans les années 75, Fernand Denis et sa meute. Avec son compère James Jubert, ils avaient créé le Rallye Qui Peut, qui n'était alors qu'un modeste équipage sans tenue ni bouton. Deux chasseurs dans l'âme qui parcouraient avec leurs chiens toute la Brenne jusqu'à épuisement. J'avais appris que depuis quelque temps, l'équipage s'était restructuré et chassait régulièrement. Je décidai donc d'aller voir...

Arrivé au rendez-vous, je me trouvais en présence de quelques tenues vertes, de chevaux, les chiens étaient beaux et semblaient avoir la capacité de bien chasser. Tout de

suite, j'étais surpris par l'accueil bon enfant que chaque bouton s'attachait à réserver aux nouveaux venus.

Puis ce fut le départ, la mise à la brisée, le rapproché, le lancer, la chasse... Je ne fus malheureusement pas à la prise, par manque de connaissance du parcours, mais j'avais vécu des moments intenses et puis... le virus était pris. Je ne manque pratiquement plus aucune chasse et me fais un point d'honneur à arriver parmi les premiers. Bien souvent même ai-je l'occasion de faire le bois avec ces « Brennous » si sympathiques. Tous les boutons me connaissent et rentrant les bottes crottées, c'est plein d'enthousiasme que je participe au rapport : « Nous pensons avoir un cochon seul... »

Tranquillement mais le cœur battant d'impatience, nous cassons une petite croûte, partageant nos paniers, pendant que les veneurs préparent leur monture.

Le « nouveau départ » retentit (j'ai appris depuis deux ans à reconnaître les principales fanfares). Déjà de nombreuses voitures sont arrivées. Dans l'espoir d'être le premier, je me rends au transformateur, passage probable du sanglier. De plus je suis à bon vent et je peux entendre les chiens rapprocher de plus en plus chaudement, puis tout à coup, un silence qui paraît interminable et enfin les abois. Les rapprocheurs sont sur leur animal. Le maître d'équipage sonne bientôt le lancer. C'est parti !

J'ai l'impression que la chasse s'enfonce, je me hâte vers l'autre route où des voitures attendent déjà et j'ai le temps de voir sauter un bon ragot de cent quarante (comme ils disent). Aussitôt les chiens passent

et le gros de la meute est découpé, c'est alors un récri formidable qui résonne dans la futaie. J'en ai la chair de poule, un bien-aller retentit : les cavaliers sont déjà là !

Trois heures viennent de passer, les voitures sont arrêtées un peu partout. Où est-ce ? Nous ne savons plus, le vent est mauvais, je rencontre un cavalier qui me fait un signe amical et me donne une direction.

Après quelques kilomètres je descends pour écouter les chiens qui peinaient quelques instants auparavant et qui maintenant redoublent de vigueur ; nous pressentons par leur gaîté que l'animal va s'arrêter enfin. Les cavaliers serrent la chasse du plus près qu'ils peuvent, sonnant bien-aller sur bien-aller et ce n'est bientôt plus que le hurlement ininterrompu d'une meute qui entrevoit sa récompense. On sonne l'hallali, j'entends l'écho rauque des abois alors qu'un cavalier saute à terre. Tout à coup, au plus fort du tumulte, les chiens se taisent. Dans le lointain, les trompes reprennent en chœur le Rallye Qui Peut. Je cours à en perdre haleine, deux veneurs sont là devant le sanglier, couché, les pattes raides. Je me décoiffe, la tension baisse un peu. La fatigue envahit maintenant hommes, chiens et chevaux.

Dans le silence d'un coin de Brenne va avoir lieu la curée. Boutons et suiveurs dans la joie de la réussite se donnent rendez-vous au prochain mercredi.

Chasse... le mot sonne dans ma tête. J'ai pris trois fois mon fusil pour aller aux canards. Pourvu que la vénerie résiste à ses détracteurs ! Sinon, que nous resterait-il ?

Un suiveur



MM. James et Jacques Jubert présentant « Libertine ».

(Photo : J. Chédot O.V.)